

# Construction de soi dans l'écriture littéraire. La mère dans la vie et l'œuvre d'Isabelle Eberhardt

Dr. Leila Louise Hadouche-Dris  
Université d'Oran



Synergies Algérie n° 10 - 2010 pp. 187-194

**Résumé :** *La place et l'interprétation de l'écriture dans la construction en analyse ne sont plus à démontrer. Freud est l'un des premiers à y faire allusion. Qu'en est-il lorsque l'une des étapes de la construction de soi est en rapport avec la mère ? Quel est le poids de la relation mère-fille dans la vie et les écrits d'un auteur féminin? Comment l'écriture procède-t-elle à la correction d'une relation définie d'emblée comme pathologique ? Pour répondre à ces questions et enrichir la réflexion psychanalytique relative aux écritures du moi, nous nous intéresserons à l'œuvre d'Isabelle Eberhardt.*

**Mots-clés :** *Construction de soi - Relation mère/fille - fantasme - Isabelle Eberhardt.*

**Abstract:** *The place and the interpretation of writing in the construction in analysis are no longer to demonstrated. Freud is one of the firsts to make allusion. But what is it when one of the steps of self writing is the relation to the mother? What is the weight mother-daughter relation in the life and the writing of a woman writer? How can writing correct a relation defined as being pathologic? To answer these questions and enrich the psychoanalytic reflexion in relation to the self writing it is Isabelle Eberhardt of writing that interested us.*

**Keywords:** *Construction of the self - mother/daughter relation - phantasm - Isabelle Eberhardt.*

**المخلص :** *تكتسي البنية النفسية للكاتب أهمية بالغة في قراءة الإنتاج الأدبي. ولقد أكد فرويد هذا الطرح. وعليه إلى أي مدى تنعكس التجربة الذاتية في الإنتاج الأدبي؟ وما هي أهمية العلاقات الأسرية في ذلك، خاصة عندما يتعلق الأمر بالعلاقة أم/بنت؟ وكيف تتعامل الكتابة الأدبية مع تلك العلاقات، خاصة إذا كانت قد تفررت طبيعتها المرضية منذ البداية؟ تحاول الدراسة التالية الإجابة على هذه الأسئلة من خلال إخضاع عمل إيزابيل ابيرهارت إلى نظرية التحليل النفسي من أجل إثراء النقاش حول كتابات "الأنا".*

**الكلمات المفتاحية :** *بناء الذات، العلاقة أم/بنت، الخيال، إيزابيل ابيرهارت.*

Isabelle Eberhardt naît, à Genève, le 17 février 1877 de Nathalie de Moerder née Eberhardt et de père inconnu. Elle a élu domicile en Algérie pour y vivre. Elle

meurt en février 1904, emportée par les eaux en furie de l'oued d'Ain-Sefra. Isabelle Eberhardt est connue pour son engagement en faveur des populations locales et pour ses écrits sur le pays. Elle est réputée surtout pour son goût démesuré pour le travestissement vestimentaire et identitaire. L'auteure galopait à dos de cheval vêtue du costume du cavalier arabe et se faisait appeler Mahmoud Saadi. Dédouement de la personnalité, hystérie : ces pathologies peuvent expliquer le cas d'Isabelle Eberhardt. Ce qui est certain, c'est que cette jeune femme était une névrosée qui cherchait davantage des remèdes à ses problèmes intimes que des sujets de reportage. Ses écrits ne cachent pas la souffrance et le mal-être qui la tenaillent au quotidien. Isabelle Eberhardt souffrait de ne pas être fixée sur l'identité de son père et semblait autant, même si elle ne le dit pas clairement, endurer l'indisponibilité affective de sa mère. Un survol des *Journaliers* et des différentes correspondances<sup>1</sup> permet de constater que le creux parental est obsédant et résonne comme en une chambre d'écho tout au long de l'écriture. Pour palier l'absence paternelle, Isabelle Eberhardt vit une relation fantasmatique avec son frère aîné. Pour palier celle de sa mère, elle procède autrement.

Les quelques informations que nous concèdent les écrits intimes sur l'enfance et l'adolescence d'Isabelle Eberhardt illustrent parfaitement l'évidente incomplétude à laquelle est soumise la relation maternelle. Ainsi, nous apprenons que Isabelle Eberhardt ne connaît pas l'identité de son père, elle se dit même le fruit d'un viol<sup>2</sup>, qu'elle est élevée d'une façon plutôt spartiate par un précepteur autoritaire, âgé et en perpétuel déplacement<sup>3</sup> et que sa mère est une femme à la santé fragile. Ces informations expriment l'inexistence de la famille comme cellule harmonieuse, complète et féconde, mais elles expriment aussi (surtout ?) le creux maternel.

L'« identification primaire » est une étape nécessaire, voire primordiale, dans la constitution de la personnalité de la fillette en ce sens qu'elle inaugure toutes les expériences d'identification qui vont suivre. Elle est aussi le fondement principal et le noyau de l'écriture de la construction de soi qu'entreprend Isabelle Eberhardt. Ses écrits pourraient, en effet, être lus comme le lieu de la réédition de conflits anciens et comme l'élimination inconsciente de la mère comme seul obstacle face à l'amour pour le père. Mais, réunis les écrits d'Isabelle Eberhardt pourraient schématiquement être transposés ainsi : si je ne parviens pas, moi Isabelle, alias Mahmoud Saadi<sup>4</sup>, à être une femme, c'est que je n'ai pas eu pour mon développement normal une « mère suffisamment bonne ».

Se faire une idée exacte des rapports qu'entretenait Isabelle Eberhardt avec sa mère n'est pas une mince affaire d'autant plus que l'auteure fait très peu allusion à cette dernière dans son journal et ses correspondances. Les biographies sont, il est vrai, une source d'information non négligeable mais nous restons méfiante face à ce type de données dans la mesure où elles sont généralement subjectives car fortement tributaires des investissements de leurs auteurs. Les quelques informations glanées çà et là dans les *Journaliers* et les *Ecrits Intimes* dressent un portrait furtif de Nathalie de Moerder et rien dans ce que dit l'auteure ne laisse présager une quelconque relation pathologique. Au contraire, comme toute relation de ce type, elle est affectueuse, basée sur la complicité, le respect mais

aussi les mésententes. Le décès de sa mère est d'ailleurs douloureusement vécu par elle si l'on en juge par les nombreuses évocations empreintes de tristesse et de nostalgie que comptent les écrits intimes.

Pour se fixer sur la réelle nature des sentiments d'Isabelle Eberhardt à l'encontre de sa mère, c'est donc vers les écrits non-intimes qu'il faut se diriger et plus particulièrement vers deux nouvelles : « Le Vagabond »<sup>5</sup> et « Paradis des eaux »<sup>6</sup>. Ces récits qui confèrent à l'écriture fictionnelle un statut autobiographique, prennent toute leur valeur comme le lieu où se dévoilent certaines vérités et où se rejouent et se modifient des scénarii inconscients. C'est à ce niveau précis de l'écriture d'Isabelle Eberhardt que se focalise l'écriture de la dyade mère-fille ainsi que celle de l'échec de cette « identification primaire » dont il est question précédemment.

Un jalon pour un décryptage de la problématique de l'inconscient se fait jour dans ces deux nouvelles, il s'agit de l'élément « eau ». Il n'existe pas, en réalité dans son œuvre, une nouvelle qui ne comporte l'élément aquatique. Les actions se déroulent soit dans des espaces « mouillés », soit dans des espaces où l'eau fait carrément défaut, c'est-à-dire dans des espaces désertiques. Certaines nouvelles ont même pour titre le nom d'une source ou font référence directement à l'élément. Nous citerons, à titre d'exemples, « Ain Djaboub », « El Oued », « Eau de mensonge » ou « La Foggara ».

« Le Vagabond » date d'avril 1904 (soit quatre mois avant le décès de l'auteure), mais paraît en mai, dans la *Dépêche algérienne*. La nouvelle raconte l'histoire d'un vagabond qui désire quitter Alger mais qui hésite à le faire car il se sent bien auprès de la femme avec qui il vit, une femme dont on ignore l'identité si ce n'est qu'elle est son « aimée » :

*« Pourquoi s'en aller, pourquoi chercher ailleurs le bonheur, puisque le Vagabond<sup>7</sup> le trouvait là, inexprimable, au fond des prunelles changeantes de l'aimée, où il plongeait ses regards longtemps, longtemps, jusqu'à ce que l'angoisse indicible de la volupté broyât leurs deux êtres ? (...) Tout ce qui n'est pas son amour s'écarta du Vagabond, recula en des lointains vagues. Le Vagabond au cœur ardent se laissa bercer, pendant des heures et des jours, au rythme du bonheur qui lui sembla éternel. La vie et les choses lui parurent belles. Il pensa aussi qu'il était devenu meilleur, car, dans la force trop brutalement saine de son corps brisé, et la trop orgueilleuse énergie de son vouloir alanguï, il était plus doux. » (Le Vagabond, p. 375)*

Sont-ils parents, amis ou bien amants ? Nous l'ignorons, si ce n'est que des sentiments profonds les unissent :

*« Le Vagabond et son aimée sortirent sur la route, où personne ne passait. Ils se tenaient par la main et ils souriaient dans la nuit. Ils ne parlèrent pas, car ils se comprenaient mieux en silence » (Le Vagabond, p. 376)*

Alors que le récit avance, le doute s'installe dans l'esprit du vagabond qui hésite, de nouveau, entre son désir de voyager et son amour pour son « aimée », une « aimée » qui se fait de plus en plus évanescence, fuyante :

« Dans l'âme soudain réveillée du Vagabond, un monde de souvenirs s'agitait. Il ferma les yeux pour chasser ces visions. Il crispa sa main sur celle de l'aimée. Son désir ancien de la veille maîtresse tyrannique, ivre de soleil, le reprenait. (...) Le Vagabond regarda son aimée, près de lui. Elle n'était plus qu'une vision vaporeuse, inconsistante, qui allait se dissiper dans la clarté lunaire. L'image de l'aimée était vague, à peine distincte, très lointaine. Alors, le Vagabond, qui l'aimait toujours, comprit qu'il allait partir à l'aube, et son cœur se serra. » (Le Vagabond, pp. 376-377)

L'« aimée » est-elle un personnage du récit ou bien n'est-elle qu'une réminiscence ? Quel lien l'unit au vagabond et pourquoi l'écriture tait-elle son identité ? Pourquoi le choix de la thématique des eaux dans cette nouvelle ? Quel est le travail inconscient dans l'écriture et que la lecture pourrait mettre à jour ?

La seule utilisation du mot « aimée », ce même mot qui a fait la célébrité de Lacan, est significative sous la plume d'Isabelle Eberhardt lorsque l'on sait que, dans une lettre écrite à son correspondant tunisien, le 28 août 1897, la jeune femme avoue être « profondément avide d'être aimée »<sup>8</sup>. Ces propos sont sans ambages : ils renseignent sur la nature de la relation qui unissait l'auteure à sa mère. L'image maternelle telle qu'elle est présentée par les écrits intimes reste, nous l'avons vu, assez évasive et ne permet donc pas de statuer sur les rapports qui unissaient les deux femmes. Cependant, cet aveu d'Isabelle Eberhardt dit bien que la relation avec la mère reste à écrire. L'un des intérêts de « Vagabond » serait donc d'officialiser comme pathologique la nature de la relation mère-fille. Dans sa vie publique, Isabelle Eberhardt aimait trois choses : « penser, écrire (ou lire) et errer au trot d'un bon cheval loin des hommes et du siècle »<sup>8</sup>. Dans sa vie intime, elle n'avait visiblement qu'une seule envie : être aimée.

« Paradis des eaux » paraît, toujours dans la *Dépêche algérienne*, en juillet 1907. Nous y retrouvons le vagabond qui se meurt dans une zaouïa du sud algérien. Seul et vidé de ses forces, le vagabond, dont nous ignorons toujours l'identité, a pour seul compagnon le bruit d'une goutte qui s'abat sur le sol :

« L'eau s'égouttait lentement dans un grand plat en cuivre posé par terre. Toutes les minutes, la goutte tombait, résonnant sur le métal, avec un bruit clair et régulier, d'une monotonie de tic-tac d'horloge d'hôpital ou de prison. » (Paradis des eaux, p. 380)

Dans la suite de la nouvelle, le vagabond s'endort et rêve. Il se retrouve dans un lieu paradisiaque, entouré de toutes parts d'eaux, de ces eaux calmes, claires et bienfaites :

« ...Le vagabond était dans une séguia, sur des longues herbes aquatiques, molles et enveloppantes comme des chevelures de femmes. Une eau fraîche et limpide coulait le long de son corps et il s'abandonnait voluptueusement à la caresse humide. Une autre séguia coulait à portée de sa bouche. Parfois, sans faire un mouvement, il recevait l'eau glacée sur ses lèvres. (...) L'eau ! L'eau bienfaitante, l'eau bénie des rêves délicieux ! Le vagabond s'abandonnait aux visions nombreuses, aux extases lentes du Paradis des eaux, où il y avait d'immenses étangs glauques sous des dattiers gracieux, où coulaient d'innombrables ruisseaux clairs, où des cascades légères ruisselaient des rochers couverts de mousse épaisses et où, de toutes parts,

*des puits grinçaient, répandant alentour des trésors de vie et de fécondité... » (Paradis des eaux, pp. 380-381)*

La nouvelle s'achève par la mort du vagabond :

*« La nuit d'été, sombre et étoilée, tomba sur le désert. L'esprit du vagabond quitta son corps et s'envola pour toujours vers les jardins enchantés et les grands bassins bleuâtres du Paradis des eaux. » (Paradis des eaux, p. 383)*

Cette nouvelle est, à divers égards, intéressante, mais deux aspects en particulier interpellent. D'abord, la présence de l'élément liquide sous ses différentes déclinaisons naturelles (*séguia*, ruisseaux, étangs, cascades, puits, bassins), mais aussi à travers des substantifs (goutte, larme) et des verbes dérivés (couler, ruisseler, baigner, saigner, etc.). Ensuite, la structure narrative de la nouvelle. « Paradis des eaux » a ceci de particulier de respecter une logique qui scinde le récit en huit parties distinctives ce qui lui confère une structure équilibrée. La narration est un mélange de passages « imaginaires » et de passages « réels » auxquels se greffent des passages empruntés aux *Journaliers*. Ainsi, les passages où le personnage est réveillé succèdent à ceux où il dort et rêve avec, dans les intervalles, des séquences descriptives, des réflexions philosophiques et quelques moments lyriques (« L'eau ! L'eau bienfaisante, l'eau bénie des rêves délicieux »). Le schéma de cette organisation, nous le résumerions de la sorte : sommeil/rêve - éveil/réalité - sommeil/rêve - éveil/réalité - sommeil/rêve - paraphrase *Journaliers* - réflexion philosophique - mort du vagabond. Notons que la mort du vagabond ramène le récit vers le rêve.

D'autres détails attirent l'attention, et l'on sait à quel point les détails sont importants quand on se prête à ce type de lecture. Ils sont révélateurs des remuements de l'inconscient. Pour commencer, le fait que l'auteur choisit de taire l'identité du personnage et de le désigner seulement par sa situation matérielle. Le vagabond est, en effet, si l'on devait reprendre une terminologie contemporaine, un « sans domicile fixe », c'est aussi (surtout ?) quelqu'un qui erre à travers le monde hostile et glacé sans la présence réconfortante d'une mère. Pour continuer, la récurrence de mots et d'expressions que nous qualifierions de polyvalents. Ces mots qui résonnent de significations particulières renforcent le sentiment que le noyau inconscient de l'écriture a bien quelque chose à voir avec le fantasme qui affecte l'auteure. Cet extrait l'atteste :

*« Les yeux du vagabond s'ouvrirent péniblement. Son regard erra sur les choses. Il cherchait les étranges créatures qui, quelques instants auparavant, dansaient devant lui. Il les avaient vues, il avait entendu leurs rires de gorge semblables à des sourds gloussements, il avait senti sur son front brûlant les souffles chauds que soulevaient leurs voiles. Elles avaient disparu, laissant au vagabond le souvenir d'une angoisse inexprimable. Où étaient-elles maintenant ? L'esprit fatigué du vagabond cherchait à sortir des limbes où il flottait depuis des heures ou depuis des siècles, il ne savait plus. Il lui semblait revenir d'un abîme noir, où vivaient des êtres, où flottaient des choses subissant des lois différentes de celles qui régissent le monde de la réalité. Le cerveau surchauffé du vagabond s'efforçait douloureusement de chasser les visions troubles. » (Paradis des eaux, p. 379)*

Ainsi que celui-ci :

*« Le vagabond était couché dans une séguia, sur de longues herbes aquatiques, molles et enveloppantes comme des chevelures de femmes. Une eau fraîche et limpide coulait le long de son corps et il s'abandonnait voluptueusement à la caresse humide. Une autre séguia coulait à portée de sa bouche. Parfois, sans faire un mouvement, il recevait l'eau glacée entre ses lèvres. Il la sentait descendre dans son gosier desséché, dans sa poitrine... (...) L'eau ! L'eau bienfaisante, l'eau bénie des rêves délicieux ! Le vagabond s'abandonnait aux visions nombreuses, aux extases lentes du Paradis des eaux. » (Paradis des eaux, pp. 380-381)*

En reprenant la nouvelle à ses débuts, on est frappé de lire qu'il semble au vagabond « revenir d'un abîme noir » alors que la danse des femmes qu'il voit dans son rêve lui procure un certain plaisir et laisse même en lui « le souvenir d'une angoisse inexprimable ». Cette scène ne manque pas de sensualité, cependant elle se déroule, si l'on revient au début de la nouvelle, dans un bruit assourdissant de castagnettes qui battent en une cadence sauvage. Ce qui est paradoxal, c'est que ce récit qui résonne comme le récit d'un ébat amoureux s'achève sur une dislocation lente, mais progressive de ce corps féminin source de plaisir. Ce passage en témoigne :

*« (...) leurs corps s'allongèrent, se tordirent, se déformèrent, tourbillonnant comme les poussières du désert aux soirs de siroco. Enfin, elles s'évanouirent dans l'ombre des poutres enfumées, sous le plafond... » (Paradis des eaux, p. 379)*

Cette première série d'associations nous conduit droit vers la rencontre sur le « lit » d'un cours d'eau, du vagabond et d'une « forme vivante ». Une autre série vient s'entrelacer à celle-là pour donner à entendre un acte auto-jouissif, pour ne pas dire masturbatoire, dont l'élément déclencheur est l'élément liquide. L'autre détail auquel on ne peut rester insensible, c'est l'esthétique que déploie l'écriture dans la représentation du milieu et des choses dans lesquels baigne le vagabond. En effet, tout y est en mouvement : des herbes aquatiques, molles et enveloppantes, une eau fraîche qui coule pour ensuite descendre le long du corps, mais aussi à l'intérieur de lui. Tout fait caricature dans « Paradis des eaux » pour exprimer une chose claire : la chute. La contorsion des herbes aquatiques et le mouvement descendant de l'eau (de la tête vers les pieds puis de la bouche vers l'estomac), alors que le vagabond est immobile, traduisent la tentation pour l'acte sexuel interdit, acte qui mène inéluctablement à la faute et à la perte de ce qu'il y a de plus précieux. Ce sera le Paradis pour Eve. Précisons que le thème de la chute est un thème obsédant dans l'œuvre d'Isabelle Eberhardt. Rappelons-nous la façon dont finit la vie des personnages féminins qui goûtent au « fruit interdit ».

L'écriture revêt, il est évident, un caractère pulsionnel, donc sexuel. Le noyau de l'interprétation serait donc un fantasme de scène originaire. Autrement dit la représentation déformée, sur les divers modes qu'elle prend dans « Le Vagabond » et « Paradis des eaux », d'un rapport sexuel entre les parents auquel le sujet assiste sans se faire voir. Le terme « originaire » est à prendre dans le sens où il est à l'origine de la conception de l'enfant. Cette représentation qui a pour but premier de rendre compte de la trahison de la mère, est doublement

réprimandable en ce sens qu'elle est à l'origine de la chute. Les différentes résonnances aquatiques que comptent les nouvelles permettent de pousser la lecture et de dire que le noyau de l'interprétation sur lequel repose l'écriture serait en fait un fantasme de retour à la vie intra-utérine.

Isabelle Eberhardt souffrait-elle d'un manque d'amour maternel ? Sans nul doute. Au-delà des descriptions scintillantes qui confèrent parfois à son langage un caractère heureux, on reconnaît l'attitude de la personne en manque d'affection. La sécheresse qui caractérise de nombreux espaces et la soif dont se plaignent certains des personnages - le vagabond compris qui est « dévoré » par « une soif brûlante, une soif atroce que rien ne pouvait apaiser » - n'en sont-elles pas des preuves ? Pas seulement. Les sonorités métaphoriques du langage poétique qui intercale les passages narratifs sont centrés sur l'image de la femme. Sur la mère, plus précisément :

*« Dans le jardin discret, le grand arbre de Judée tendit ses bras chargés de fleurs en porcelaine rose. Il prit l'une des grandes fleurs en chair du camphrier odorant et la baisa pour y étouffer un sanglot. » (Le Vagabond, p. 375)*

Un arbre qui « tend les bras », une bouche qui « baise » la feuille charnue d'un arbre : ces images métaphoriques sont parlantes. Toutes constituent des allusions à des désirs inconscients et associent dans des gestes de tendresse des activités dont la teneur sexuelle ne réclame aucun commentaire : des bras qui accueillent un enfant et qui le bercent, une bouche qui tète...Que représentent les arbres, la fleur en chair et la route, ou qui ? A qui sont les bras tendus ? Qui embrasse qui ? Qui est qui ? Voilà le sujet redevenu enfant.

Force est de constater que l'inconscient cumule les cohérences dans « Le Vagabond » et « Paradis des eaux ». Sur un fond de fantasme de séduction, l'écriture œuvre visiblement à maintenir, hors des limites du temps, la nostalgie joueuse de la communion du couple mère-enfant. Il s'agit là probablement d'une façon pour Isabelle Eberhardt de revivre, au-delà de l'Imaginaire et de la mort réelle de sa mère, ces « choses mortes » dont elle parle dans « Le Vagabond », cet épisode « heureux » que sont les premiers âges de son existence, ceux qui se rapportent à cette identification primaire dont nous parlions au début et que Florence Guignard désigne sous l'appellation de « maternel primaire ». « Paradis des eaux » serait ainsi l'écriture fantasmatique de la « refusion » - par référence à la « défusion » dont parle Jacqueline Scheffer - du *Paradis perdu* qui correspond à la période où l'enfant et sa mère ne font qu'un. Ceci expliquerait le choix de la thématique aquatique dans « Paradis des eaux » et que le vagabond ne trouve le repos que dans le rêve d'une eau plus accueillante, une eau lustrale.

Isabelle Eberhardt décède, à Ain Sefra, le 21 octobre 1904, emportée par les eaux en furie d'une rivière. Mort accidentelle ou suicide comme le supposent certains<sup>9</sup> ? La jeune femme aurait-elle mis un terme à son existence par l'eau dans le but de retourner inconsciemment à l'utérus maternel, lieu aussi convoité que son contenu dans la relation mère-fille ? Il y a bien de quoi s'interroger. L'écriture ne se contente pas de faire mourir le vagabond et de l'enterrer. Elle lui accorde le privilège de revenir vers ce lieu paradisiaque, délectable, ce lieu

de l'origine dont il a rêvé tout au long du récit. Mourir est, dans la nouvelle eberhardtienne, l'extinction d'une vie, nous le concédons. C'est aussi le rêve de jubiler et de se faire choyer et surtout celui de réintégrer ce lieu où l'on ne retourne, précisément, que dans la Mort. Disons-le nettement : le sexe de la Mère, objet d'une lancinante nostalgie.

Pour clore cette lecture et étayer cette dernière affirmation, cette description extraite de « La Foggara »<sup>10</sup>, une autre nouvelle d'Isabelle Eberhardt, et qui sonne comme une invitation à la découverte écrite de cet organe de jouissance sexuelle et de reproduction caché à la vue qu'est le sexe de la femme :

« *Devant le bas-fond ombreux, sous les frondaisons bleuâtres, s'ouvrait une foggara, une de ces étranges fontaines souterraines des Ksour du sud-ouest. On y descendait par quelques hautes marches en toub. En bas, c'était un ruisseau clair sortant du sol spongieux et qui, serti de fougères graciles, se perdait dans l'ombre éternelle et le mystère d'une galerie étroite.* » (La foggara, p. 356)

## Notes

<sup>1</sup> Isabelle Eberhardt tient trois correspondances : l'une avec son frère aîné Augustin de Moerder, la seconde avec un tunisien du nom d'Ali Abdul Wahab et la troisième avec le spahi Slimène Ehni. Les trois corpus sont réunis par l'édition dans *Ecrits Intimes*, Petite bibliothèque Payot, 1991.

<sup>2</sup> Lettre écrite à Ali Abdul Wahab le 1<sup>er</sup> janvier 1898, *Ecrits Intimes*, pp. 113-116.

<sup>3</sup> Lettre écrite à Ali Abdul Wahab le 22 août 1897, *Ecrits Intimes*, pp. 65-74.

<sup>4</sup> Mahmoud Saadi est le pseudonyme qui permet à l'auteure de signer la plus grande partie de son œuvre algérienne.

<sup>5</sup> Isabelle Eberhardt, *Ecrits sur le sable. Œuvres complètes*, Grasset, 1990, pp. 375-378.

<sup>6</sup> *Idem.*, pp. 379-383.

<sup>7</sup> Le mot figure ainsi avec une majuscule dans le manuscrit original.

<sup>8</sup> Lettre écrite à Ali Abdul Wahab le 10 septembre 1897, *Ecrits Intimes*, pp. 81-86.

<sup>9</sup> Denise Brahimi défend cette thèse dans son Requiem pour Isabelle Eberhardt, Paris, Publisud, 1983, p. 179.

<sup>10</sup> Isabelle Eberhardt, *Ecrits sur le sable. Œuvres complètes*, Grasset, 1990, pp. 355-358.

## Bibliographie

Freud, S. 1953. *De la technique psychanalytique*, Trad. A. Bernam, Paris : P.U.F.

Guignard, Fl. et Bokanowski, Th. 2002. *La relation mère-fille. Entre partage et clivage*. Paris : Editions In Press.

Laplanche, J. et Pontalis, J.-B. 1964. *Fantasme originaire. Fantasmes des origines. Origines du fantasme*. Paris : Hachette.

Laplanche, J. et Pontalis, J.-B. 1971. *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris : P.U.F.

Winnicott, D.W. 1971. *Jeu et réalité*. Paris : Gallimard.